



# IDÉES/

## ÇA MARCHE ! (1/4)

Se déplacer au rythme de ses pas fait naître des réflexions explorées par un philosophe, Roger Pol-Droit, un paléontologue, Pascal Picq, un historien, Antoine de Baecque et un écrivain, Sylvain Tesson.  
Mardi : Antoine de Baecque

*Décomposition du mouvement de la marche avec un petit saut, réalisée en 1887.*

CHRONOPHOTOGRAPHIE ETIENNE  
JULES MAREY RUE DES ARCHIVES



# Roger-Pol Droit «On marche dans sa tête quand on réfléchit»



## Certains sont connus pour avoir été des marcheurs, comme Nietzsche ou Rousseau. A travers 27 portraits de philosophes, aussi vivants que «marchants», l'écrivain réussit à donner corps à leurs démarches intellectuelles.

Le rapprochement entre marche et philosophie n'est pas seulement une belle métaphore pour Roger-Pol Droit. Dans son dernier livre, *Comment marchent les philosophes* (éd. Paulsen), le philosophe-écrivain souligne le déséquilibre commun et nécessaire qui nous permet à la fois de mettre un pied devant l'autre et de remettre en question nos certitudes, et donc d'avancer.

**Quelle idée de rapprocher deux activités telles que la marche et la pensée! Quel lien entre un corps en mouvement et l'analyse d'une question théorique?**

Au premier regard, c'est insolite, ou même incongru. La marche est une activité physique, la philosophie est intellectuelle et théorique. Pour saisir la fécondité de ce rapprochement, il faut commencer par se demander ce qu'est véritablement la marche et ce qu'est le mouvement interne de la pensée philosophique. La

marche est primordiale pour définir l'humain dans l'évolution des espèces. L'homme est avant tout *Homo erectus* – animal debout – et *Homo ambulans* – marcheur – avant d'être *Homo Sapiens*, *Loquens* (parlant) ou *Faber* (travailleur). Marcher debout sur deux jambes, c'est ce qui nous caractérise parmi toutes les espèces. Les grands singes y parviennent un peu, mais pas de façon continue et permanente, comme Pascal Picq l'a montré (*interview à lire jeudi dans Libération*). Cette déambulation bipède a libéré les mains et développé le cerveau.

Mais cette marche se caractérise par un déséquilibre permanent! Aristote en parlait déjà, ainsi que le Chevalier Louis de Jaucourt, dans *l'Encyclopédie*, et plus récemment encore le chercheur américain John Napier dans *Antiquity of Human Walking* (1967). Pour marcher, il faut s'incliner vers l'avant, comme *l'Homme qui marche* de Giacometti. Et cette inclinaison devrait nous faire chuter, mais nous la rattrapons et la répétons pour avancer. Notre marche est une suite de mini-chutes empêchées. C'est pour cela que l'apprentissage est si difficile pour un enfant. Ce qui m'intéresse, c'est que l'interrogation philosophique fonctionne selon le même processus. En effet, il faut commencer par ébranler nos convictions, remettre en question nos

évidences. Il faut se déstabiliser, faire un croche-pied aux certitudes, se rattraper avec des hypothèses. La marche de la pensée, c'est aussi déséquilibre permanent et contrôlé.

**N'est-ce pas surtout une belle métaphore?**

J'ai la faiblesse de penser que non. La «marche d'un raisonnement», une «démonstration pas à pas», la «marche de l'histoire», celle du progrès, celle de l'humanité... ne sont pas seulement des façons de parler. A mes yeux, ce sont des indices de cet ancrage immémorial de la pensée dans le corporel, dans le processus de la marche physique. Il n'y a pas de théorie pure. On marche dans sa tête quand on réfléchit.

**Vous faites notamment référence aux philosophes marcheurs et à Nietzsche qui écrivait que tous les muscles doivent participer à la pensée...**

Il appartient à la catégorie des penseurs-marcheurs, dont il est même le prototype le plus abouti, avec Rousseau, qui disait pour sa part: «*La marche a quelque chose qui anime et avive mon esprit; je ne puis presque penser quand je reste en place; il faut que mon corps soit en branle pour y mettre mon esprit.*»

Mais les marches de Nietzsche sont en étroite relation avec sa pensée. Parce qu'elles lui donnent l'occasion répétée de changer perpétuellement de perspective. On ne voit pas le



CLAUDE TRUONG-NGOC



monde de la même manière dans la vallée que sur le sommet. Sa pensée perspectiviste est liée à ses déplacements. Au fil des 27 récits expliquant «comment marchent les philosophes», je mets en relation leurs pérégrinations et leurs doctrines.

Kant faisait tous les jours le même trajet, tellement ponctuel que les habitants de Königsberg [aujourd'hui Kaliningrad, ndlr], dit-on, pouvaient régler leur montre sur son passage. Sauf le jour où il est allé chercher le journal annonçant la Révolution française. On a peu remarqué que son itinéraire – partant de sa maison, près du château, traversant quartiers bourgeois puis faubourgs ouvriers et quais des dockers – arrive hors de la ville, dessinant un aller-retour entre nature et culture. En fait, la connexion entre marche et philosophie dépasse largement la famille des philosophes marcheurs. Sinon, cela ne serait alors qu'une métaphore. J'ai aussi exploré les écrits de philosophes non marcheurs.

**Vous leur consacrez d'ailleurs de nombreux chapitres dont le premier, Empédocle, penseur-poète qui ne met pas un pied devant l'autre...**

Il se déplace en char et seule sa sandale de bronze aurait été rejetée par le cratère de l'Etna. Mais il y a malgré tout dans ses textes l'idée que la tension perpétuelle entre l'amour et la haine fait marcher le monde. L'amour désigne la force de rassemblement, d'agrégation, de rapprochement, et la haine évoque déjà ce que Freud mettra sous le concept de Thanatos, ce qui divise, dissocie, disloque... L'opposition de ces deux pôles, la tension entre dispersion et rassemblement organisent là aussi un processus de déstabilisation qui engendre la marche du monde.

**Que nous apprend Bouddha, représenté la plupart du temps assis ?**

Bouddha a pourtant parcouru des centaines de kilomètres à pied, pour prêcher, dans la moyenne vallée du Gange. Ce qui évoque le mieux la marche, non pas physique mais spirituelle, est dans le bouddhisme la «voie du milieu». Ce n'est pas la «juste mesure» à la manière d'Aristote, une façon de se tenir immobile à égale distance des opposés. Il s'agit plutôt d'écarter les opposés et de cheminer dans l'espace libre qui est ainsi dégagé. Version simple : le Bouddha était un prince qui vivait dans l'opulence. Quand il découvre la souffrance, il décide de chercher comment y mettre un terme. Il quitte alors le luxe, tombe dans un excès de mortifications et ne mange plus, dit-on, qu'un grain de riz par jour. Il va refuser cet autre extrême, pour pouvoir avancer. Version difficile : mettre à l'écart l'idée de l'âme mortelle comme celle de l'âme immortelle, refuser tour à tour toute affirmation et toute négation, dire non à la thèse et à l'antithèse, pour cheminer dans le vide central, la vacuité.

**La philosophie cartésienne propose aussi une façon de marcher en rupture avec l'histoire de la pensée...**

Descartes repart de zéro d'une manière héroïque. Dans le *Discours de la méthode*, que j'ai pourtant lu des dizaines de fois, je n'ai découvert qu'à l'occasion de *Comment marchent les philosophes* quatre passages clés qui parlent de la marche. Dès le premier paragraphe, Descartes écrit : «Ceux qui ne marchent que fort lentement peuvent avancer beaucoup davantage s'ils suivent toujours le droit chemin, que ne font ceux qui courent et qui s'en éloignent.»

Penser méthodiquement, c'est marcher droit en direction du vrai. Le terme «méthode» parle de chemin (*odos* en grec ancien). Il faut avancer pas à pas, ni trop vite ni à côté. La vitesse ne fait rien à l'affaire, seule compte la sûreté du pas. Descartes parle plus loin de «marcher avec assurance dans cette vie», pour signifier agir. Encore une fois, ce ne sont pas seulement des métaphores, mais les signes des liens entre la marche à la pensée. A côté des marcheurs de la méthode, comme Descartes ou Kant, il y a des philosophes déambulateurs, comme Diderot, qui marche sans savoir toujours où il va. Jacques et son maître cheminent au hasard, leurs découvertes se font par surprise. Soit on planifie ses déambulations, soit on accepte les rencontres de hasard. Ce qui compte est d'avancer toujours.

**L'engouement pour la marche ne faiblit pas. Il y a même des «walking studies» aujourd'hui dans les universités américaines comme il y a des «post-colonial studies» ou des gender studies...**

Ces *walking studies*, introduites notamment par l'essayiste américaine Rebecca Solnit, avec *l'Art de marcher*, se développent dans plusieurs domaines, comme l'histoire de la marche dans l'Empire. On sait, comme l'a montré autrefois Edgar Morin, combien les activités les plus biologiques – manger, dormir, se re-

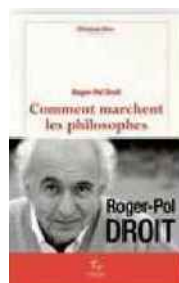
produire... – sont aussi les plus culturalisées, les plus anthropologisées. On ne marche donc pas en Chine comme en Amérique. Il était logique que des *walking studies* apparaissent comme nouveau champ de recherche. Mais, comme le souligne Rebecca Solnit, la marche humaine est menacée par les nouvelles technologies. Dans certaines villes, on ne marche presque plus. Nous marchons de moins en moins pour aller d'un point à un autre. Dans les sociétés rurales, on allait à pied au travail, à l'école ou à la fontaine. Si nous perdions ce rapport fondamental à la marche, une part essentielle de notre humanité s'anéantirait. Le regain d'intérêt pour la marche – trekkings, pèlerinages ou livres – ne fait sans doute que souligner une inquiétude sourde quant à sa possible disparition.

Indépendamment de tous les mobiles hygiénistes – la marche est effet excellente pour la santé –, elle nous apprend avant tout quelque chose d'essentiel du rapport entre notre corps et le monde. Notre cheminement se fait seulement pas à pas, de manière faible, presque dérisoire. Pourtant il peuple le monde, et la marche de l'humanité est sans fin.

**Vous écrivez : «Montre-moi comment tu marches, je te dirais comment tu penses!» Que pensez-vous de la «marche» d'Emmanuel Macron ?**

En dénommant son mouvement En marche, Macron a mis le doigt sur un constat crucial : nous sommes effectivement dans une situation d'immobilisme, de marasme, de sclérose et nous avons envie d'avancer, de nous battre contre cette situation. Ce n'est pas pour rien que *la Marseillaise* proclame «Marchons, marchons». Cela dit, j'ai bien peur qu'avec Macron, les choses ne se passent comme dans les opéras italiens : on chante qu'il faut marcher en restant sur place.

Recueilli par CATHERINE CALVET  
et ANASTASIA VÉCRIN



ROGER-POL DROIT  
**COMMENT MARCHENT LES PHILOSOPHES**  
éd. Paulsen,  
256 pages, 19,50 €